

LES FEMMES DANS *L'ANTIFO* DE JOSEPH D'ARBAUD

On lit souvent, et à juste titre, que Joseph d'Arbaud ne se releva jamais de sa déconvenue amoureuse avec Mathilde de Magallon. C'est juste, nous allons le confirmer. C'est juste mais peut-être réducteur. La psyché de d'Arbaud et son histoire promettent d'autres analyses et d'autres surprises, à condition que l'on se penche davantage sur ses œuvres.

Prenons une œuvre « de la fin », celle, par exemple, écrite au début de la seconde guerre mondiale : *L'antifo*. La maturité du poète, le retour sempiternel des mêmes *topoi* amoureux et féminins, invitent à observer ce que d'Arbaud a cimenté en lui de problématiques ancestrales et non résolues.

À ce propos, levons immédiatement une ambiguïté monographique au sujet de ce roman. D'aucuns affirment que le livre n'est pas à la hauteur des écrits antérieurs ; la meilleure preuve serait sa non publication : d'Arbaud aurait ainsi jugé qu'il valait mieux ne pas l'éditer. Nous ne jetons pas ce regard si dévalorisant sur ce roman, bien au contraire. L'argument ne tient plus lorsque l'on apprend que d'Arbaud tenait à éditer ce texte, qu'il en avait fait déposer le manuscrit chez l'éditeur Grasset par son ami Gérard Le Dantec, et qu'il s'impatiait même de sa parution. Il écrit à une amie en 1942 : « Blanquet est à Paris. L'éditeur le prend. Quand l'imprimera-t-on ?... C'est une autre affaire ! »¹ Hélas les impatiences et les craintes de l'écrivain étaient justifiées. D'Arbaud meurt huit ans plus tard sans voir son texte édité. Il ne paraîtra qu'en 1969, de façon posthume.

Ajoutons à cela que la qualité du texte ne fait pas de doute à nos yeux. De nombreux lecteurs apprécient ce roman de fin de vie, à l'image d'André Chamson qui n'hésite pas à citer l'œuvre, dans sa fausse réception de d'Arbaud à l'Académie Française, la qualifiant de « roman picaresque ».

Caution et lettres de noblesse ayant été rendues à *L'antifo*, nous pouvons maintenant nous appuyer sur ce roman pour analyser l'image de la femme - ou plutôt *des* femmes - que d'Arbaud véhicule et transmet. Après tout, l'expression « battre l'antifo » ne se traduit-elle pas aussi par « courir la prétentaine » - ce qui signifie en français « connaître de nombreuses aventures amoureuses » ?

LES VISAGES DE LA FEMME

Quoi qu'il en soit, il nous faudra employer un pluriel. Les occurrences traitant des femmes dans *L'antifo* sont si nombreuses et si multiformes que le lecteur aurait du mal à unifier l'ensemble.

Et pour cause ! La vie de d'Arbaud est riche de rencontres féminines. Un père absent ou distant, s'intéressant avant tout à la chasse (le « raccrochage » paternel éventuel résiderait dans le goût de Blanquet pour la chasse), les femmes tiennent une place de choix dans la vie du poète. À commencer par sa mère, Marie d'Arbaud. Non seulement elle occupe toujours un certain espace dans sa jeunesse, s'inquiétant en permanence de ses résultats universitaires (peu en l'honneur de d'Arbaud, nous

1 : Marie-Thérèse Jouveau, *Joseph d'Arbaud*, imprimerie Bené, Nîmes, 1984, p.367.

devons le reconnaître), mais – plus important – elle crée un lien primordial entre son fils et Frédéric Mistral. Le nombre de mentions à la « felibresso dóu Cauloun » (nom de plume de Marie d'Arbaud) que fait le poète de Maillane au jeune Joseph est notable. C'est par elle, sa mère, déjà auteure d'un recueil de poèmes en provençal², que d'Arbaud est à la fois invité à écrire en *lengo nostro* et intronisé dans le milieu félibréen, ainsi que dans les bonnes grâces du « maître ». Bref, si pour sa future amie Henriette Dibon le provençal, lui, vient du père, pour Joseph d'Arbaud le provençal est la langue et le milieu culturel de la mère.

Comme le personnage de Mireille est le moteur narratif de la première épopée de Mistral – son éponymie ainsi que la narration d'ensemble le prouvent -, la femme invite à l'action dans *L'antifo*. La belle Rousoun est celle pour laquelle on entreprend le grand voyage. Sans elle point de passion, et point de passion point de narration. C'est une sorte de motivation « interne » à l'action de Blanquet. Nous pourrions même dire que c'est une motivation interne de d'Arbaud : il est à noter que « Rousoun » est l'un des pseudonymes littéraires de d'Arbaud³. Ce double emploi du prénom laisse songeur.

En parcourant les pages de la biographie de Marie-Thérèse Jouveau, on ne peut qu'être surpris par la quantité de rencontres amoureuses que fait d'Arbaud, et ce jusqu'à un âge avancé où le poète joue impunément et avec plaisir au dandy, digne d'une figure proustienne. Le nombre de mariages ou prévus, ou arrangés, ou souhaités, mais tous avortés, laisse à penser également. Nulle ne lui plaisait ? Ne plaisait-il à aucune ?

D'après sa biographe, c'est tout le contraire. Joseph d'Arbaud s'enflamme très vite, et son succès auprès la gent féminine ne fait pas l'ombre d'un doute. Alors, pourquoi ? Pourquoi aucun mariage (hormis lors de sa vieillesse, à plus de 70 ans) ? Pourquoi aucune liaison durable ? Pourquoi autant de femmes, dans sa vie et dans son œuvre, pour finalement cultiver le drame du « toujours seul, sans compagne » ? Une lecture cursive des écrits de d'Arbaud fait repérer très vite le thème de la déréliction amoureuse, de la solitude ontologique. Bien des personnages du poète ou du prosateur commencent et finissent tout seuls : Jaume Roubaud, Gounflo-Anguïelo, Nouradoun Blanquet... et que dire de ses poèmes où les fantasmes matrimoniaux ne servent que de torture amère au contact de la réalité⁴ !

Les raisons ne semblent donc pas apparaître dans l'histoire événementielle et extérieure à d'Arbaud. Une exploration de la psyché du poète sera peut-être plus fructueuse pour deviner ou découvrir la clé du mystère.

En premier lieu, il convient de remarquer que ses personnages féminins, tout autant que les femmes qu'il a connues, remplissent chacune une fonction spécifique et bien délimitée. Il ressort en effet nettement, dans sa biographie, que d'Arbaud a bien du mal à « synthétiser » en une seule femme les divers aspect de LA femme. Pour illustrer cet état de faits, amusons-nous à créer un petit repère mnémotechnique et symbolique : les 4 « MA ».

2 : *Lis amouro de Ribas*, paru en 1863.

3 : Marie-Thérèse Jouveau, *Joseph d'Arbaud*, op.cit., p.310.

4 : Voir notre article « Baume ou torture ? De quelques pensées provençales sur le rêve », Les carnets de *L'Astrado prouvençalo*, n°126, printemps 2012, p.7-13.

- 1) MArrie : la mère
- 2) MArguerite : l'amie
- 3) MAdeline : la muse
- 4) MATHilde : l'épouse (souhaitée)

Quelques petits rappels seront nécessaires : Marie d'Arbaud est la génitrice, mais tenant aussi fortement à ses attributs de femme jeune, séduisante : Marie-Thérèse Jouveau révèle qu'elle a triché toute sa vie avec son âge, se faisant passer pour 10 ans plus jeune⁵ !

Marguerite de Baroncelli, elle, fut la compagne, l'amie de tous les temps, amoureuse du poète de façon évidente mais rebutée dans ses espoirs de mariage, d'Arbaud étant tombé malade au moment où le mariage aurait pu se faire.⁶ Quoi qu'il en soit, il la gardera toute sa vie comme amie, peut-être même comme sa meilleure et plus fidèle amie. On repère aisément ici que d'Arbaud ne peut faire coexister amour et amitié. L'interrupteur à deux positions fonctionne à plein : ou l'un ou l'autre mais pas les deux !

Madeleine D. est cette jeune Arlésienne dont d'Arbaud se fait envoyer des photographies lors de son séjour loin de Provence, pendant sa maladie. Il en punaise les clichés sur les murs... On sent la part de fantasmes, charnels ou d'autre nature, que génère la très jeune femme chez d'Arbaud. Mais là encore – différence d'âge aidant – il n'y aura pas d'union, autant matrimoniale que psychologique : la muse, la statue, l'égypte, ne s'épouse pas !

Dernière figure : Mathilde. Concédonsons qu'ici d'Arbaud a été en butte à un véritable obstacle extérieur. La famille de cette dernière s'oppose au mariage et lui préfère un rival. Il faut dire aussi que la belle n'était pas terriblement accrochée à l'idée d'un mariage avec le poète, ainsi que le montre sa biographe.⁷ Mais ce dernier épisode confirme l'inaccessibilité de la femme, et Mathilde ne synthétisera donc pas les diverses figures féminines dans sa seule personne. La liaison s'arrêtera là.

L'analyse est évidente : les figures de la femme chez d'Arbaud sont des figures « clivées » comme on dit en psychologie. Chaque aspect féminin prend la forme d'une femme distincte. Le procédé est typiquement enfantin, selon Bruno Bettelheim. Dans sa célèbre *Psychanalyse des contes de fées*, il met en relief le clivage fée/sorcière et la nécessité des enfants à procéder à des divisions pour bâtir la représentation d'une même personne : « Loin d'être un artifice utilisé dans les contes de fées, ce dédoublement de personnalité qui permet à l'enfant de garder intacte l'image favorable, est utilisé par beaucoup d'enfants pour apporter une solution à un problème de relation trop difficile pour qu'il puisse le régler ou le comprendre. Grâce à cet artifice, toutes les contradictions sont résolues comme par miracle ».⁸

Ce qui semble vrai, donc, dans la vie de d'Arbaud, semble également vrai dans son œuvre, et en particulier dans *L'antifo*. Un clivage s'opère au sein de la multitude des femmes du roman, et chacune reste dans son rôle et sa figure bien délimitée : Rousoun, Ngo, Ra-Na, La Furo, Nam-Ilou... aucune ne pourrait prétendre à ce que

5 : Marie-Thérèse Jouveau, *Joseph d'Arbaud, op.cit.*, p.21.

6 : *Ibid.*, p.133.

7 : *Ibid.*, p.163-164.

8 : Bruno Bettelheim, *Psychanalyse des contes de fées*, Robert Laffont, Paris, 1976, p.106.

représente l'autre !

Ngo ? C'est la mère et la sœur, celle qui sauve, celle qui conduit, celle qui est toujours là au moment où il faut. Bref, celle qui protège c'est la mère-sœur, celle de la famille. Mais elle ne peut pas être une amante ou une épouse, comme si, dans les structures psychiques de d'Arbaud il ne pouvait pas y avoir un peu de « mère » - disons de côté « maternel » ou « sororal » - chez une maîtresse. D'Arbaud et Rousseau sont ici diamétralement opposés ! Alors, pour n'engendrer aucune ambiguïté, Ngo ne doit être ni séduisante, ni attirante. Quel portrait !

*Se poudié pas dire di galanto. Un nas esquicha, de bouco coume de saucisso em'un estouma tout passi. E, pèr coumpli, seco coume uno machoto.*⁹

Ra-Na, elle, est celle qui enseigne, celle qui va apprendre une langue inconnue jusqu'alors à Blanquet. Lors de sa divinisation en « dieu de la pluie » il est éclairé sur les us et coutumes, linguistiques et anthropologiques, des autochtones. Et cet apprentissage en passe par Ra-Na qui n'a, d'ailleurs, guère d'autre fonction dans le roman, et qui ne reviendra plus sur le devant de la scène.

La Furo est la traîtresse-lubrique, celle par qui Blanquet connaîtra son infortune parmi la tribu des Nains. Elle est aussi la femme rebutée par le héros et cause de sa relance existentielle, à la manière de la femme de Putiphar dans la *Genèse*, lors du séjour de Joseph en Égypte.

Nam-Ilou est la belle, l'épouse. Nous verrons plus loin ce qu'il y a de fantasmé dans ce personnage pour d'Arbaud lui-même. Mais là encore, Nam-Ilou ne remplit pas les fonctions que les femmes précédentes ont remplies dans *L'antifo*. Elle n'est ni protectrice comme Ngo, ni enseignante comme Ra-Na (c'est au contraire Blanquet qui lui dévoile les us et coutumes de Camargue), ni traîtresse comme La Furo. Elle est l'épouse, celle qui permet – à l'inverse de La Furo – une ascension sociale.

Reste Rousoun. Aurait-elle pu, si elle eût été épousée par Blanquet, intégrer toutes les images féminines qui jalonnent l'ensemble du roman ? L'hypothèse est purement heuristique voire inutile, dans la mesure où Rousoun « encadre » le texte de son inaccessibilité. Elle se trouve d'abord sous l'autorité du père (qui fait office d'obstacle dans le schéma actanciel du roman), puis, *in fine* se trouve dans l'ombre du *Toun* qui la rend non seulement encore plus inaccessible mais également figure repoussante et délétère pour la suite et la fin de vie de Blanquet. Pour reprendre l'analyse de Bruno Bettelheim nous pourrions dire que Rousoun bascule, dans ce schéma de « clivage » enfantin, de la figure de la fée à la figure de la sorcière. Au mieux, elle aurait pu devenir seulement aussi laide que Mademoiselle Cunégonde à la fin de *Candide*, sans forcément revêtir les habits de celle-par-qui-le-dernier-malheur-arrive.¹⁰

Beaucoup de stéréotypes, beaucoup de clichés, de figures figées, de clivages, semblent hanter autant le parcours de Blanquet que le psychisme de d'Arbaud. Il n'est pas étonnant que le héros, comme l'écrivain, ne trouvent pas de quoi « s'accrocher » à une seule femme, puisque la femme se trouve éclatée en de nombreuses figures, dans

9 : Joseph d'Arbaud, *L'antifo*, imprimerie Mistral, Cavaillon, 1969, p.52.

10 : On se souvient de la fin du dernier chapitre de *Candide* : « Cunégonde était à la vérité bien laide ; mais elle devint une excellente pâtissière ». Le personnage féminin revêt donc, chez Voltaire, d'autres qualités, à la différence de Rousoun dont il n'est plus dit aucun bien.

une sériation simpliste mais efficace.

Ce travail de multiplicité des images est d'autant plus efficace que d'Arbaud, choyé par des figures féminines (sa mère, sa tante, sa sœur – celle-ci au moins jusqu'à son mariage avec un homme qui ne s'entendra pas avec la famille), préfère laisser le champ libre à une construction de grande ampleur puisque Rousoun et Blanquet sont tous deux orphelins de mère. D'Arbaud met en place, ici, ce que nous pourrions appeler un « négatif » au sens photographique : à partir de sa vie où ont trôné les femmes et où le père préférerait chasser, il crée deux personnages aux mères absentes et aux pères défaillants car sans autorité (le père de Blanquet) ou nocif (le père de Rousoun).

Inutile de spécifier que, dans un tel contexte, les relations homme-femme ne pouvaient être que compliquées...

LES RAPPORTS À LA FEMME

Grâce aux travaux du psychanalyste britannique Donald Winnicott,¹¹ repris et continués par John Bowlby dans ses célèbres ouvrages traitant de l'attachement et de la perte,¹² Mary Ainsworth¹³ a pu dégager trois types d'attachements chez l'adulte :

- 1) l'attachement inséculaire ambivalent/anxieux
- 2) l'attachement inséculaire évitant
- 3) l'attachement sécurisé

Écartons immédiatement d'Arbaud du troisième type : rien n'est vraiment sécurisant dans la relation homme-femme chez lui, autant dans ses livres que dans son parcours de vie.

Pourtant attachement il y a, sans nul doute, mais l'insécurité y prédomine. De la *Caraco* à la *Bèstio dóu Vacarés*, de l'*Autounado* à *La Coumbo*, rien que des histoires de séparations et d'attachements frustrés ! Un vrai topos personnel.

L'antifo échappe-t-il à la règle ? Certes non ! Au commencement il y a lien mais le lien ne durera pas, ne tiendra pas.

Observons de plus près. La force de l'énamourément est à l'œuvre dans *L'antifo*. Les émois ressentis par Rousoun et Blanquet n'ont rien de feint :

*La presenço d'aquelo chato, lou resson de sa voues, lou dardai de sis iue m'avien pivela e m'enanave long dis oustau blanc, dins lou rebat que m'esbarlugavo.*¹⁴

Le pouvoir de la voix, dans l'économie d'un début d'attachement, est indéniable ainsi que l'avaient déjà noté de nombreux troubadours.¹⁵ Le toucher vient parachever l'affaire :

11 : Notamment dans son ouvrage *The fear of Breakdown*, paru en 1974 de façon posthume, et publié en français en 2000, chez Gallimard, sous le titre *La crainte de l'effondrement*.

12 : Voir les 3 volumes d'*Attachement et perte* (1 : L'attachement 2 : La séparation, angoisse et colère 3 : La perte, tristesse et dépression).

13 : Psychologue américaine du développement, Mary Ainsworth (1913-1999) a étudié l'attachement du bébé à sa mère et en a notamment dégagé le concept de *strange situation*.

14 : Joseph d'Arbaud, *L'antifo*, op. cit., p.16.

15 : « L'ouïe a une très grande importance, d'abord parce que les paroles, la voix, de la dame peuvent avoir beaucoup de charme pour l'amant ». René Nelli, *L'érotique des troubadours*, Privat, Toulouse, 1963, p.164.

*En partènt, me touquè la man e coumprenguère, au quicha de si det de chato sus mi gros det tout escaragna de la mar, qu'entre nautre, desenant, i'avié uno counsentido, uno entèto que res, se voulian, nous la poudrié faire coupa.*¹⁶

Retenons les derniers mots au sujet de cette « entente », de ce « consentement » : *res, se voulian, nous la poudrié faire coupa*. Il faut s'arrêter d'abord sur l'épée de Damoclès que représente le verbe « coupa ». La traduction de d'Arbaud : *que rien ni personne ne pourrait vaincre* ne retranscrit pas exactement la métaphore générée par le verbe « coupa ». Car il s'agit bien de « couper », comme on coupe un lien. L'idée qu'il puisse être rompu est donc omniprésente, ou pour le moins sous-jacente. Ensuite, ce même lien ne sera pas coupé, à la condition que « nous le voulions » (*se voulian*). Magnifique acte manqué de la part d'Arbaud : dans sa traduction française il oublie de mentionner cette incise ! Que révèle cet oubli *calami* comme l'on dit en psychanalyse ? - L'inconscient de d'Arbaud laisse affleurer la pensée que les liens se rompent en vertu d'une volonté intérieure, fût-elle opposée à nos désirs conscients. Si je romps, c'est que quelque part une partie de moi le veut (avec son inverse, clairement formulé ici : s'il n'y a pas de rupture c'est que je ne la veux vraiment pas).

Comme Rousoun et Blanquet ne se marieront jamais ensemble, comme leurs promesses d'adolescents ne seront pas tenues, d'Arbaud laisse penser que cet échec, cette non permanence du lien amoureux, ne sont pas seulement dus à des circonstances extérieures mais à une motivation interne plus profonde, plus inconsciente, mal définie et qu'il nous importe de débusquer entre les lignes de *L'Antifo*.

La biographie de Marie-Thérèse Jouveau révèle à cet égard que d'Arbaud pouvait procéder à ce que l'on appelle en psychologie - et en matière amoureuse - des « sabotages ». Ces quelques lignes au sujet de l'une de ses nombreuses relations laissent songeur : « Quand il rompt enfin – sur une piqure d'amour-propre – peut-être est-ce qu'en son subconscient il a senti qu'il fallait trancher, que le moment était venu de le faire parce que c'était devenu trop douloureux ».¹⁷

À lire la vie sentimentale de d'Arbaud on a l'impression qu'il partage quelques points communs avec l'Alidor de *La place royale* de Corneille, où le héros rompt lorsqu'il est enfin en mesure de profiter pleinement de sa relation amoureuse.¹⁸ Peut-être pour d'Arbaud est-il plus facile d'aimer des femmes perdues, des femmes disparues, des femmes inaccessibles... Mathilde de Magallon aura d'autant plus de pouvoir sur le psychisme et la poésie de d'Arbaud qu'elle restera à jamais *l'intouchable*. Ainsi que le formule magnifiquement Max-Philippe Delavouët dans son *Tistet-la-Roso* (relevons, à titre humoristique, que la fille du baron, l'intouchable de la pièce de Delavouët, s'appelle elle aussi Mathilde) :

*E la distanço multiplico,
en li rendènt mai angelico,*

16 : Joseph d'Arbaud, *L'antifo*, op. cit., p.20.

17 : Marie-Thérèse Jouveau, *Joseph d'Arbaud*, op.cit., p.295.

18 : Sur ce point lire l'article de Madeleine Bertaud, « *La Place Royale* ou le jaloux extravagant » dans *Pierre Corneille : Actes du Colloque tenu à Rouen du 2 au 6 octobre 1984*, PUF, Paris, 1985, p.325-342.

*tout autour d'elo de clarta,
que mai soun liuencho an de bèuta !*¹⁹

D'Arbaud se serait-il condamné dans cette logique de non accessibilité à la femme, blocage d'autant plus douloureux qu'il souffre en permanence de la solitude, ainsi qu'en témoigne les écrits de Marie-Thérèse Jouveau ? Il y a là une contradiction patente chez notre auteur, probablement inconsciente, comme de nombreuses contradictions chez tout patient, autant que chez tout thérapeute, ainsi que l'affirme hautement le psychologue américain Carl Rogers.²⁰

Mais qu'est-ce qui bloque donc chez d'Arbaud ? *L'antifo* peut-il nous aider à le découvrir ? Formulons une hypothèse : contrairement à ses désirs d'union – visiblement fantasmés et seulement fantasmés –, les femmes – bien réelles – ne sont pas toujours en odeur de sainteté chez notre écrivain. C'est bien d'Arbaud qui écrit sans vergogne au sujet de la gent féminine : « C'est que, les jeunes filles, voyez-vous, par une naïveté et une vaine gloire infinie, ce sont elles qui ont fait le plus de mal aux causes de la Tradition et de la Langue ; ce sont elles qui ont sevré les hommes des mots séculaires de la tendresse provençale ; ce sont elles qui, bien souvent, leur ont fait honte de leur parler auquel elles ont renoncé ; ce sont les jeunes filles et les femmes, les femmes jeunes, aujourd'hui encore qui maintiennent le mal en ayant peur, si elles parlaient hardiment et clairement leur langue maternelle, de ne pas avoir assez de *distinction* ! »²¹

Dans *L'antifo*, les femmes sont régulièrement objétisées, comme les prostituées vendues par le Guècho, cantonnées aux tâches ménagères, comme l'est Ra-Na, mises à l'écart, comme chez les Nains. D'Arbaud cautionne-t-il ou rapporte-t-il seulement ces usages ? Un « segound sa lèi » laisserait à penser qu'il ne fait qu'observer des coutumes :

*Segound sa lèi, li femo s'èron embarrado dins si cabano que, rèn que sa visto, aurié pourta malur i cassaire.*²²

Malgré cette prise de distance par rapport à une misogynie ambiante et contextuelle, le rapport à la femme, souvent méjugée dans *L'antifo*, n'est pas serein. Il rentrerait davantage dans la catégorie de l'attachement ambivalent/anxieux. Et les faits narratifs donnent raison à cette inconscience : Rousoun est mariée, sans avoir tenté d'échapper à l'injonction paternelle : Rousoun n'est pas la Mireille du chant 8 ! Pire : elle devient l'ennemi de Blanquet lors de son retour aux Saintes-Maries-de-la-Mer. Ce sentiment de déséquilibre entre le peu d'attachement visible de Rousoun et la passion de Blanquet, se retrouve dans la vie du poète. « Il donnait tout. C'était trop. Elle ne donnait pas assez » écrit Marie-Thérèse Jouveau à propos d'une liaison de d'Arbaud, probablement symptomatique de sa façon d'aimer.²³

Arrivé à cette étape de l'analyse nous pourrions conclure que d'Arbaud - et son personnage masculin avec lui - souffrent seulement d'un syndrome d'abandon, s'axant

19 : Max-Philippe Delavouët, *Tistet-la-Roso o lou quiéu dóu pastre sènt toujour la ferigoulo*, Acte I, scène 6, Centre Max-Philippe Delavouët, collaboration CREM, 2016, p.104.

20 : Carl R. Rogers, *Le développement de la personne*, Dunod, Paris, 1968, *passim*.

21 : Marie-Thérèse Jouveau, *Joseph d'Arbaud*, *op.cit.*, p.274.

22 : Joseph d'Arbaud, *L'antifo*, *op. cit.*, p.106.

23 : Marie-Thérèse Jouveau, *Joseph d'Arbaud*, *op.cit.*, p.296.

sur un lâchage féminin (réminiscence, peut-être, d'un renoncement un peu rapide de la part de Mathilde de Magallon face à l'interdit parental²⁴). Pourtant, persévérons dans la voie d'un détachement interne à d'Arbaud-Blanquet. À suivre les changements psychologiques et sentimentaux du héros de *L'antifo*, on s'aperçoit rapidement que Blanquet lui-même met rapidement au second plan Rousoun et la motivation initiale de son voyage. Comme lui avait signifié son premier capitaine : *Vos la chato de Pacarelli, dise pas ; mai, proumié, es l'incouneigu que t'atalènto e lou ruscle de t'asarda*.²⁵ Et, en effet, au fur et à mesure que le roman avance, Blanquet songe de moins en moins à Rousoun, et si les femmes africaines sont d'abord hideuses à ses yeux, il les trouve finalement bien à son goût en arrivant pays de Nam.²⁶ D'ailleurs fait-il seulement conscience d'épouser Nam-Ilou ? Que nenni ! Il vivra auprès d'elle *le court bonheur de (s)a vie*, pour reprendre les mots de Rousseau.

Par l'évolution assumée de son personnage masculin, d'Arbaud ne pointe pas du doigt l'inconstance féminine seulement : l'impermanence de la passion des hommes n'échappe pas à la règle commune. C'est peut-être ce que déplore le plus le romancier, tout en l'assumant. Nul n'échappe aux « intermittences du cœur » comme le formule Marcel Proust. « Ce n'est pas ma faute » comme l'écrit Valmont à Madame de Tourvel.

Le constat reste le même ; il révèle le même pathétique, la même affliction, la même fatalité, la même souffrance. La séparation, la perte de l'autre, « la perte de l'objet » décrite par Freud, reste insoutenable. Même lorsqu'il ne s'agit pas de relation sexuée, mais au sujet d'une mère-sœur de substitution, Blanquet connaît l'angoisse de la séparation. Quand Ngo disparaît subitement, les réactions du héros ne sont pas factices : *Mai, passa dous jour, coumprengrère que Ngo, raubado o morto, tournarié plus e, pèr de que lou pas-dire? Me boutère alor à ploura*.²⁷

L'idée que Blanquet est en train d'intégrer, ou plutôt de « réintégrer » (lui qui est orphelin de mère), est que la perte fait partie de la vie. Peu importe, finalement, que la perte, l'abandon, viennent de l'autre ou de soi-même. Il l'assume en quittant Ra-Na qui lui a pourtant tant apporté, non sans un brin de culpabilité : *Adounc, sus lou matin à l'ouro que Ra-Na, mai que mai èro endourmido, m'aubourère plan de la couchino, mandère, dins iéu, un adessias à-n-aquelo pauro fiho que l'abandounave, taière li liame de la porto e, à la chut-chut m'esquihère*.²⁸

En ce sens, hommes et femmes se ressemblent. Ils abandonnent ou sont abandonnés, tour à tour, les uns et les autres. Il en va de même pour les femmes de *L'antifo*. Confrontons par exemple Ngo et Rousoun. Il est vrai que, à première vue, et comme Paul Colombier l'affirme : « Ngo uno vièio e laido femo negro – tout lou contro de Rousoun (...) ». ²⁹ Mais quittées ou quittantes, abandonnées ou abandonnantes - les deux faces d'une même pièce -, qu'elles se nomment Ra-Na, Ngo, Nam-Ilou ou Rousoun, les femmes confirment qu'il n'y a pas d'union qui dure,

24 : Voir *Ibid.*, p.163-164.

25 : Joseph d'Arbaud, *L'antifo*, op. cit., p.40.

26 : *Ibid.*, p.148 : « si femo èron di bello ».

27 : *Ibid.*, p.62.

28 : *Ibid.*, p.92.

29 : Paul Colombier « Avès legi *L'antifo* », revue *Lou Prouvençau à l'Escolo*, n°86, 1981 (1), p.2.

fût-elle dans le cadre maternel, sororal ou amoureux. Nous tenons là un vrai et récurrent topos arbaldien. L'auteur a intégré cette idée, la déplore, la confirme et l'écrit en vers ou en prose.

L'AMOUR IMPOSSIBLE

Conséquence de ce topos de l'amour nécessairement éphémère, positionnons immédiatement la problématique suivante, coulant de source : d'Arbaud est-il devenu nostalgique, a-t-il versé dans le « jamais plus » suite à des événements traumatiques – nous pensons bien sûr (et revenons à notre introduction) à Mathilde de Magallon -, ou bien a-t-il eu la confirmation, par sa mésaventure avec Mathilde, d'une nostalgie primitive, antérieure, bâtissant ainsi une sorte de CQFD psychologique ? Alfred Adler rappelait à fort juste titre que les idées que nous nous faisons sur le monde et nos relations restent *nos* idées, qu'elles sont souvent le fruit d'une construction mentale souvent fort éloignée de la réalité.³⁰ Quand on connaît aujourd'hui la prégnance des circuits neuronaux, quand on explore (notamment dans le cadre des Thérapies Comportementales et Cognitives) les habitudes cérébrales, on ne laisse pas d'être stupéfait par le pouvoir des programmations mentales. D'Arbaud a-t-il donc été traumatisé par le refus des parents de Mathilde de Magallon, ou a-t-il inconsciemment trouvé, dans cet épisode de vie, de quoi nourrir une peur ancestrale, un état psychique antérieur ?

Au risque de choquer le lecteur, et d'infirmier les notices biographiques courantes, nous pencherions plutôt pour la seconde hypothèse. À comparer les deux déconvenues amoureuses célèbres de la littérature provençale du XX^{ème} siècle, celle de Baroncelli et celle de d'Arbaud, pourquoi le premier écrivain aurait-il bénéficié d'une résilience et non le second ? Les spécificités individuelles semblent jouer à plein. D'Arbaud est peut-être déjà plus persuadé de l'impermanence des choses terrestres, et de la relation amoureuse en particulier, que ne l'est Baroncelli.³¹

C'est Edmond Jaloux qui nous met sur la piste. Cet ami de d'Arbaud remarque fort justement que les tout premiers textes du poète sont déjà empreints d'une profonde nostalgie. Il le fait remarquer au jeune écrivain car « il a été pris et même « déchiré » par la mélancolie du poème et « ce qu'il contient d'irréparable, de *jamais plus* ! Vous avez trouvé, écrit-il, pour dire une des émotions les plus cruelles et les plus profondes qui soient, les paroles qui lui sont nécessaires, - tristes sans colère, amères sans désespoir, et rendues infiniment douces par le charme du regret ». ³² On

30 : « Il est évident que nous ne sommes pas influencés par les faits mais par notre opinion sur les faits. » Alfred Adler, *Le sens de la Vie*, Payot, Paris, 1963, p.21. D'une manière générale, et sur cette question de l'interprétation du monde et de la subjectivité, on lira le chapitre 3 « Tout est dans l'opinion » de Catherine Rager, *Introduction à la psychologie d'Adler*, Chronique Sociale, Lyon, 2005, p.31-39.

31 : À propos des désillusions amoureuses que Baroncelli et d'Arbaud ont connues dans leur jeunesse, on pourra lire notre article, écrit en collaboration avec Anne Lambert, « Desfèci d'amour : *Primo aubeto* de Baroncelli, *Autounado* de d'Arbaud », revue *Lou Prouvençau à l'Escolo*, n°7, 1999, p.32-48, ainsi que notre article « Vint an noun es sèmpre un bèu tèms : un pegin de Folcò de Baroncelli » revue *Prouvenço d'aro*, n°355, juin 2019, p.3.

32 : Marie-Thérèse Jouveau, *Joseph d'Arbaud*, *op.cit.*, p.55.

ne sait plus très bien si Edmond Jaloux parle du d'Arbaud du début ou du d'Arbaud de la fin, d'un poème de sa jeunesse ou de son roman de la vieillesse. Il y a une constante qui semble échapper à la seule causalité des événements.

D'Arbaud recherche-t-il donc de quoi alimenter sa nostalgie primitive ? Y trouve-t-il « son compte, même si son compte est en perpétuel découvert »³³ ? Là encore résiderait l'un des paradoxes les plus patents chez d'Arbaud. Il souffre de solitude et met tout en œuvre pour confirmer la fatalité de cette solitude. Le résultat clinique serait une déprime latente, centrée autour de l'amour, comme le confirment les éléments apportés par Marie-Thérèse Jouveau : « Il s'était réfugié à Meyrargues, où il vivait en ermite dans sa campagne « où il menait, écrira Bruno Durand, dans sa petite bastide où il était né, une vie de moine désenchanté ».³⁴

L'antifo ne semble pas déroger à ce pli psychologique, à ces habitudes de vie et d'interprétation du monde. Quand un bonheur amoureux arrive, il est soit chimère soit éphémère. Les quelques lignes de plénitude sentimentale que l'on peut lire dans le roman sont les suivantes, alors que Blanquet est roi et marié avec Nam-Ilou : *Aro quand me remembre e qu'en m'enanant sus lou camin de mi jour, vire mis iue à rèire vers ma jouvènço, vese, alin, aquelo encountrado escalabrouso e perdudo, aquéu Païs de Nam afousqui, defès e menèbre, lou vese coume un nis de repaus e de benuranço.*³⁵ Mais très vite le narrateur rappelle la limite temporelle d'un tel bonheur : *Proun tèms, verai, sènso ges de soucit me ié chalère. Aviéu desóublida mis ambicioun e mi sounge. Me regardave, à la perfin, coume un enfant dóu païs e, segur, m'esperave gaire qu'un jour o l'autre me n'en fauguèsse leva.*³⁶ L'oasis disparaît.

La vie est indissociable de la mort, et l'amour contient en lui-même sa disparition. C'est justement ce que le lecteur retient - et Blanquet avec lui - de l'épisode au pays de Nam. Il n'était pas prévu que cette vie heureuse et amoureuse dure. Une fois encore c'est la sage Ngo, la savante, qui donne le *mot de santo Claro* :

- *Pamens, diguère à Ngo, un jour, tout en caminant, te pos pas crèire coume m'es grèu d'avé quita Nam-Ilou, ma pauro Rèino. Acò me maco e me clavo, maugrat que n'en digue rèn. Sènso aquéu malastre de la marrano, quau saup quant d'an e d'an auriéu passa em'elo au Païs de Nam ? Belèu, tant se pòu, uno longo vido.*

- *Es aqui que t'embules, emai de forço, me rebriquè Ngo. Quant fasié ? Sièis an, que t'avien mes is ounour ? T'aurien just leissa viéure un an encaro.*

- *De que dises ?*

- *La verita. Dempiei que siéu i Tèmplo, n'ai après, coumprenes ? L'ome de la Rèino, si sèt an coumpli, fau que more. Acò es la lèi. Nam-Ilou n'en sabié rèn. Te sarié, censa, arriva un auvèri. Uno flècho, en cassant, t'aurié clava, uno marrido serp t'aurié mourdu, uno bèstio t'aurié estrassa. Basto, emé ti sèt an, auriés acaba ta vido.*

- *E Nam-Ilou ?*

33 : Nous reprenons l'expression au personnage d'Erwann Moenner, psychothérapeute lyonnais, incarné par Gérard Jugnot, dans l'incontournable film d'Yves Lavandier *Oui, mais...* (sorti en salles en 2001).

34 : Marie-Thérèse Jouveau, *Joseph d'Arbaud, op.cit.*, p.167.

35 : Joseph d'Arbaud, *L'antifo, op. cit.*, p.186.

36 : *Idem.*

- *L'aurien, fin-qu'à la mort, embarrado dins li Tèmple, o belèu...*
- *Belèu?*
- *Noun, vai. I'a de causo que, pamens, se podon pas dire... »³⁷*

Il n'y a pas d'éternité amoureuse, pas plus que de bonheur durable. Le CQFD arbaldien joue à plein.

Le parcours de Blanquet se résume donc à un *apprentissage de la solitude* pour reprendre l'expression de Jean Serroy.³⁸ C'est bien la leçon que retient le héros, en fin d'ouvrage, seul face à la mer. Mais là encore retournons la situation : est-ce une leçon acquise ou une croyance primitive ? Blanquet serait-il *in fine* le double de d'Arbaud, se rejoignant tous deux dans l'idée de l'impermanence de l'amour et de tout ce qui vit ici-bas ?

L'idée d'impermanence cède même le pas au topos d'une illusion généralisée, digne d'un philosophe sceptique. L'ultime conclusion du texte est éloquente : si l'amour entre Rousoun et Blanquet ne fut que chimère (car si vite évanoui), et si ce voyage n'a eu de raison d'être que par cet amour, il n'est pas étonnant que le lecteur – et Blanquet avec lui ! – pensent de façon légitime que toute cette histoire n'a été elle-même qu'une chimère. Le CQFD tourne à la démonstration syllogistique.

Il est difficile, d'ailleurs, de ne pas laisser le doute planer sur la véracité du récit de Blanquet, comme il le fait lui-même : *Belèu qu'ai pas passa li séuvo e treva li manjaire d'ome, qu'ai pas coumbatu li lioun ? Rèi emai diéu vers li sôuvage, es pas iéu que lou siéu esta. E acò, pièi, quau arregardo ?³⁹*

Après le thème de l'impermanence, nous ne sommes pas loin de *l'ignorance* chère aux bouddhistes.

Mais ce qui torture Blanquet davantage est le lien entre constat philosophique et forte culpabilité. Pas assez de déplorer que sa seule et vraie idylle amoureuse ait connu sa fin, le héros se voit coupable du décès de la reine. Un des sorciers le lui signifie avec clarté et non sans une certaine violence :

- *Vène lèu, faguère, la Rèino es malauto... es malauto e belèu que vai mouri...*
- *E en quau s'apren ? respoundeguè em'uno voues brounzanto, dóu tèms que li femo, espavourdido, tabouscavon en s'amoulounant.*
- *Quau, reprenuguè, n'es l'encauso, senoun l'estrangié maudi, lou sacamand qu'en mespresant la lèi e li Diéu, a fa toumba sus Nam la marrano ?*
- *Mai, diguère en bretounejant, alin, dóu tèms, Nam-Ilou, la Rèino...*
- *Laisso Nam-Ilou mounte es, laissez la Rèino que, vivo o morto, desenant, n'es plus rên pèr tu. An ! au noum di Tèmple !⁴⁰*

Même s'il ne restait à Blanquet qu'une seule année à vivre cet amour, il en a écourté lui-même la durée ! L'impermanence est fortement teintée de culpabilité.

La conclusion, résignée, de ces épisodes amoureux est que l'amour demeure impossible, fugace, ou « de loin » à la mode du troubadour Jaufrè Rudel, sans implication concrète, charnelle. On sait que d'Arbaud prendra plaisir à une liaison

37 : Joseph d'Arbaud, *L'antifo*, op. cit., p.238-240.

38 : Jean Serroy, *Roman et réalité*, Minard, Paris, 1981.

39 : Joseph d'Arbaud, *L'antifo*, op. cit., p.338.

40 : *Ibid.*, p.210.

purement épistolaire avec Jeanne de Flandreysy⁴¹ ; on sait que la plupart des jeunes femmes qu'il aurait pu épouser se sont mariées avec d'autres hommes ; on sait que sa seule union matrimoniale, avec Yvonne Recours (et avec qui il a surtout et d'abord entretenu une correspondance), n'a rien d'une passion de jeunesse amoureuse mais d'un choix relevant de la sagesse et de la maturité. (Son ami, le père Vial l'avait incité « à trouver une compagne pour ses vieux jours »⁴²).

On en revient donc finalement à une figure protectrice, accompagnante, presque maternelle - malgré l'écart d'âge (inversé) entre mademoiselle Recours et Joseph d'Arbaud. Nam-Ilou est morte ; Ngo revient. Si la fée a laissé la place à la sorcière, dans la vie de Blanquet - en passant du visage frais de la jeune Rousoun au faciès repoussant de la vieille Rousoun -, d'Arbaud est passé, lui, des amours de jeunesse inachevés, à la figure de la femme protectrice et rassurante.

Il faut ici rappeler l'ambiguïté de la sorcière dans les contes de fées et la littérature provençale. D'un côté la sorcière malfaisante, qui provoque une chute du héros (ou sa frayeur pour le moins), et de l'autre côté la sorcière bienfaisante. C'est probablement cette dernière figure que revêt Ngo, avec une fine allusion à *Mirèio* de la part de d'Arbaud. Lors de l'évasion de Blanquet, sa protectrice africaine lui demande :

Te sentes proun decida emai proun fort ?

- *Me sènte, diguère.*⁴³

Comment ne pas voir la référence à la question de Taven (sorcière bienfaisante) posée à Vincent au chant 6 de l'épopée mistralienne :

Banastounié de Valabrego,

*Te sèntes fè ? - Me sènte !*⁴⁴

Alors si l'amour-passion, l'amour sexué, l'amour matrimonial n'a pas été possible - au moins dans la durée – il reste la femme protectrice. Peut-être est-ce vers ce type d'amour, très maternel et maternant, que le psychisme de Blanquet (et de d'Arbaud) se tourne. Faute de mieux ? Par l'enchaînement des événements ? Par programmation initiale et auto-persuasion ? En tout cas la conclusion est là : l'amante meurt, la mère demeure – même s'il faut l'abandonner elle aussi. Tout amour, même filio-maternel, est impossible à « tenir » dans le temps. Les adieux entre Ngo et Blanquet sont déchirants :

- « Ngo, » diguère, « m'aurié fa gau de resta mounte tu rèstes. Dous cop m'as sauva la vido. Siés estado ma sorre e ma maire. Mai, lou veses, n'en pòde plus. Aro, iéu n'ai dins l'idèio que de m'enfourna au miéu. E, marchand d'ome que marchand d'ome, s'aquéli me volon mena, siéu lèst à faire bando em'éli.

- *S'es ansin, fai à toun idèio, diguè Ngo en courbant la tèsto, mai gardo-te bèn e que toun Diéu te counserve. »*

Sis iue s'embugavon, si bouco, en me parlant tremoulavon. Me pousquère pas teni. L'agantère à la brasseto e, sus si gauto rufò e frounsido, à la modo dis ome

41 : Marie-Thérèse Jouveau, *Joseph d'Arbaud, op.cit.*, p.146.

42 : *Ibid.*, p.375.

43 : Joseph d'Arbaud, *L'antifo, op. cit.*, p.224.

44 : Frédéric Mistral, *Mirèio*, édition de Claude Mauron, Librairie Contemporaine, Montfaucon, 2008, p.198.

*blanc, ié plantère dos poutouno. Pièi, sènsò mai d'alòngui, en trauçant dins l'espès dóu mi, me sourtiguère.*⁴⁵

Après l'épouse, il faut bien quitter aussi la mère, pour finalement quitter l'Afrique.

Et pourtant cette Afrique, décrite par d'Arbaud ne fut-elle pas, par la magie de *L'antifo*, la seule occasion, le seul endroit où peindre le court bonheur de sa vie ? Une épouse, un amour partagé, une royauté digne de celle décrite dans son célèbre poème *La gardiano*, voilà ce que le roman et l'*ou-topos africain* lui ont permis de vivre. L'Afrique de *L'antifo* est un fantasme pour d'Arbaud, mais pas seulement un fantasme géographique. C'est aussi le lieu de l'impossible amour, le lieu de la jeunesse recouvrée, vécue en fiction romanesque, puisque la vie réelle – selon visiblement une ancestrale détermination psychologique – ne permet pas de connaître des amours véritables et durables.

D'Arbaud, probablement de façon inconsciente, n'avait-il pas confié à cette contrée d'au-delà de la Méditerranée le soin de conserver ses rêves de jeunesse ? Dans l'*Autounado* il voit les hirondelles emporter ses années perdues :

Ma jouinesso s'en vai coume li dindouletto

*Quand veson s'avança li nèblo sus la mar (...)*⁴⁶

Et les hirondelles, comme tout Camarguais le sait, volent rejoindre l'Afrique quand l'automne arrive. Il suffisait de les suivre...

L'antifo restera ainsi la tentative désespérée, pour d'Arbaud, de suivre, avec les oiseaux, ses fantasmes conjugaux.

Emmanuel DESILES
Aix-Marseille Université

45 : Joseph d'Arbaud, *L'antifo*, op. cit., p.244.

46 : Joseph d'Arbaud, *Lou lausié d'Arle*, in *Obro pouëtico*, imprimerie Mistral Cavaillon, 1974, p.28.